



CONCERT

REQUIEM DE TEREZIN

Musique : Giuseppe Verdi

Grand Amphithéâtre de la Sorbonne

5 novembre 2025 • 20h00

REQUIEM DE TEREZIN d'après le Requiem de Verdi

Requiem aeternam (chœur) - 2'
Dies irae (chœur) - 2'20
Mors stupebit et Liber scriptus (Nicolas Cavallier et Florine God) - 5'
Recordare (Claire de Monteil et Florine God) 4'
Ingemisco (Ping Zhang) - 3'30
Confutatis (Nicolas Cavallier) - 4'
Lacrymosa (solistes et chœur) - 6'
Agnus Dei (Claire de Monteil, Florine God et chœur) - 4'
Libera me - I (Claire de Monteil, chœur) - 2'30
Libera me - II (Claire de Monteil, chœur) - 5'30

Ce concert rend hommage à la libération des camps et au camp-ghetto de Terezin, libéré le 8 mai 1945. Là, le chef **Rafael Schächter** fit apprendre le Requiem de Verdi à ses codétenus pour l'interpréter devant leurs geôliers, acte de résistance artistique face à la barbarie. En mémoire de ces musiciens, un pianiste, quatre solistes et le chœur de chambre Arthémys, dirigés par Cyrille Rault-Gregorio, reprendront cette œuvre. La soirée, conçue et présentée par Stéphane Lelièvre, maître de conférences en littérature comparée, est organisée par l'INSPÉ de Paris avec le soutien de la Fondation Sorbonne Université, du Centre de Recherche en Littérature Comparée, du Rectorat de Paris et du Mémorial de la Shoah.

CONTRE L'HORREUR : L'ART ET LE SOUVENIR

L'idée d'*enfermement* est intrinsèquement liée à la ville de Theresienstadt : lorsque les Habsbourg, à la fin du XVIII^e siècle, érigent cette ville fortifiée à quelque soixante kilomètres au nord-ouest de Prague, elle sert dans un premier temps de base militaire et est conçue pour accueillir plusieurs milliers de soldats. Ceinte de glacis et de larges fossés, cette ville-garnison se révèle idéale pour isoler de l'extérieur ceux qui s'y trouvent. À quelques centaines de mètres de la ville se trouve par ailleurs la « petite forteresse », un site à ce point sûr, protégé, inviolable, qu'il sera ultérieurement transformé en prison (pendant la Première Guerre mondiale, Gavrilo Princip, l'assassin de l'archiduc François Ferdinand, y sera incarcéré – et y mourra en 1918).

En 1940, cette prison devient celle de la Gestapo, avant que Theresienstadt ne soit finalement transformée en camp/ghetto (en novembre 41). Un camp très particulier en ceci qu'il ne fut pas, au sens strict du terme, un « camp de la mort »... À Terezin, l'horreur nazie trouva en effet à s'exprimer d'une façon particulièrement atypique – et abjecte : l'argument d'un « déplacement de population » à l'est, afin que les Juifs puissent y travailler dans de bonnes conditions, n'était guère crédible pour les déportés les plus âgés, malades, ou invalides. Aussi présenta-t-on Theresienstadt comme une agréable ville d'eaux où cette population pourrait se reposer et où les plus âgés pourraient vivre une retraite heureuse. Ces premiers déportés furent bientôt rejoints par d'autres appartenant quant à eux aux milieux intellectuels, culturels et artistiques de l'époque. Parmi eux se trouvaient certaines personnalités que les Nazis jugèrent sans doute préférable d'envoyer à Terezin plutôt que dans un camp de la mort, où leur disparition n'aurait pas manqué d'attirer l'attention et de susciter l'indignation. (Le poète Robert Desnos, notamment, mourra à Terezin en 1945...).

La présence de tant d'artistes eut sur la vie du camp des conséquences singulières : même si les conditions de vie y étaient absolument effroyables, même si Terezin était, en réalité, une « antichambre de la mort » (les détenus quittaient régulièrement le camp pour être envoyés à Auschwitz ou dans des camps d'exécutions massives), la barbarie ne parvint jamais à réduire les artistes au silence : l'art, sous toutes ses formes, dessin, peinture, théâtre, écriture, musique (toutes les musiques), fit continûment entendre sa voix.

Au-dessus de, en dépit de l'horreur. Malgré la disparition soudaine, imprévisible, terrifiante de proches dont la présence, hier encore, apportait un peu de réconfort... Malgré la menace constante, pour soi, d'une mort imminente...

L'Art s'exprima tout d'abord de façon clandestine. Il fut par la suite tour à tour interdit, toléré, encouragé, voire imposé lorsque les Nazis comprirent qu'il pouvait servir leur dessein : donner du nazisme, grâce à Terezin, une image acceptable, voire positive, censée apportée un démenti aux accusations et à la dénonciation d'un « meurtre de masse des Juifs » qui se firent jour, notamment à partir de 1942. Se mit alors en place la plus effroyable des supercheries, dont le point culminant fut la visite du camp par la Croix Rouge en juin 44. Tout fut mis en place pour tromper les visiteurs : une campagne d'« embellissement » des lieux permit de donner au ghetto une apparence plus séduisante ; quelque 7 000 personnes âgées ou malades furent déportées à Auschwitz ; les pratiques artistiques furent encouragées ; des concerts, la représentation d'un opéra (le célèbre *Brundibár* de Hans Krása), un match de football furent organisés le jour de la visite. Un film de propagande fut même tourné : *Theresienstadt. Ein Dokumentarfilm aus dem jüdischen Siedlungsgebiet* (« Theresienstadt : un documentaire réalisé dans la zone d'habitat juive », encore parfois appelé : « Le Führer offre une ville aux Juifs »). On y voit les habitants du ghetto vaquer à leurs occupations (travail, repos, loisirs, activités sportives...), avec une apparente sérénité et dans des décors d'opérette. À l'issue de leur visite, les délégués n'auront rien observé qui puisse éveiller leurs soupçons...

Quoi qu'il en soit, qu'il soit clandestin, librement exercé ou exigé, l'Art impose à Terezin une force, une résilience, une ténacité qui, tout en révélant l'horreur, parviennent à la repousser. L'un des artistes présents dans le camp, **Rafael Schächter**, joua un rôle très particulier dans les activités culturelles qui y furent organisées. Schächter (voyez sa biographie p. 5) parvint en effet à faire jouer, à plusieurs reprises, le *Requiem* de Verdi, œuvre redoutable et exigeante s'il en est. Bien sûr, il fit avec les moyens qui étaient les siens et dut procéder à des aménagements : il n'eut droit qu'à une heure de musique et dut donc procéder à des coupes dans la partition ; il n'avait pas à sa disposition les quatre grandes voix exigées par l'œuvre (mais il sollicita la participation de quatre honnêtes chanteurs, choristes de profession) ; il pallia l'absence d'orchestre par l'utilisation d'un piano ; il constitua un chœur en réunissant autour de lui toutes les bonnes volontés qu'il put trouver. Interpréter le Requiem de Verdi avec des amateurs, enfermés dans un camp, vivant dans des conditions effroyables... L'entreprise paraît surréaliste, irréalisable. Elle réussit pourtant : un soir de septembre 1943, cent-vingt choristes entament le « *Dies irae* » du Requiem, devant leurs propres bourreaux. Cent-vingt choristes qui, après le concert, seront déportés et exécutés à Auschwitz... Le comble de l'horreur, pourtant, n'est pas atteint : ordre est donné à Schächter de recruter et de former un nouveau chœur, pour une seconde exécution programmée trois mois plus tard. Un autre concert aura donc lieu (à l'issue duquel les choristes seront de nouveau exécutés), puis d'autres encore, en 1944, à l'occasion de la visite de la Croix Rouge. Ce seront les derniers : cette fois-ci, Schächter sera à son tour déporté avec ses choristes...

Les concerts de 1944 scellent donc le destin de Rafael Schächter de façon insupportablement tragique. Est-ce pourtant la barbarie qui sort victorieuse de cette tragédie ? La présence continue, obstinée de l'Art à Terezin, et plus spécifiquement encore les efforts, le travail sans cesse recommencé de Schächter, au-delà de leur apparente dissolution dans la mort, délivrent un message dont la force nous bouleverse encore aujourd'hui : l'art, au sein même de l'horreur, est capable de préserver une parcelle d'humanité. À la barbarie, l'art a su opposer une résistance, douce et forte en même temps, parce que têtue, opiniâtre, inaltérable. Ce dont on se souvient de Terezin, ce dont on veut se souvenir, ce n'est pas le fait que ce camp ait été l'antichambre d'Auschwitz. Ce sont les milliers de femmes, d'hommes, d'enfants qui ont continué de chanter, composer, dessiner,

lire, déclamer, jouer, peindre, encore et toujours, envers et contre tout, pour s'accrocher à la vie. Pour faire en sorte que l'horreur n'ait pas le dernier mot. Pour se convaincre, se rappeler, rappeler à leurs bourreaux que la beauté, la bonté, les valeurs humanistes ne meurent pas. Elles peuvent être mises à mal, insultées, bafouées, niées. Elles n'en imposent pas moins, obstinément, leur permanence et leur inaltérable capacité à renaître.

Les rescapés de Terezin qui ont côtoyé Rafael Schächter ont eu à cœur d'entretenir le souvenir de sa magnifique et terrible aventure. Parmi eux, Josef Bor, qui offre dans son ouvrage *Le Requiem de Terezin* (1963) un récit romancé de ces événements. Dans son documentaire *Defiant Requiem* (2012), Doug Shultz a quant à lui donné la parole aux membres du chœur de Schächter qui, alors, étaient encore en vie... Mais existe-t-il une plus belle façon de rendre hommage aux musiciens de Terezin qu'en nous emparant de la partition de Verdi et en interprétant à notre tour les pages du Requiem qui avaient été chantées dans le camp ? Pussions-nous par ce concert perpétuer le souvenir de Schächter et de ses choristes, et proclamer une nouvelle fois le message de résistance, d'appel à la paix et à la fraternité qui fut le leur en 1943.

Stéphane Lelièvre

LE REQUIEM DE VERDI



Le 13 novembre 1868, Gioacchino Rossini meurt à Paris. Verdi décide alors de faire composer par plusieurs musiciens italiens un *Requiem* en hommage à celui qui, de son vivant, avait régné sur la plupart des scènes lyriques européennes. Il se charge, personnellement, de la composition du *Libera me* final. Cette œuvre collective ne sera malheureusement jamais créée. Aussi, lorsque le poète Alessandro Manzoni meurt le 22 mai 1873, Verdi décide-t-il d'écrire un Requiem en son honneur, souhaitant ainsi réutiliser le *Libera me* déjà composé. *La Messa da Requiem* sera créée triomphalement le 22 mai 1874, pour le premier anniversaire de la mort du poète, en l'église San Marco de Milan. 120 choristes participèrent au concert, de même qu'une centaine de musiciens et un quatuor vocal de grande qualité (le soprano n'était autre que la grande Teresa Stolz, première interprète d'*Aida* à la Scala de Milan).

Le reproche que l'on fait parfois au *Requiem* de Verdi – celui de ressortir plus à la musique d'opéra qu'à la musique sacrée – n'a de sens que si l'on considère que la foi, la crainte de Dieu, la peur de la mort, l'espérance en une autre vie, ne peuvent trouver à s'exprimer que sur

le mode de l'émotion contenue et de la sobriété classique (Mozart), voire sur celui de la confiance (Faure). Mais le texte liturgique, éminemment lyrique, autorise parfaitement suppliques éplorées (« Donne-leur le repos éternel, Seigneur, et que la lumière éternelle brille sur eux »), prières passionnées (« Délivre-moi, Seigneur, de la mort éternelle, en ce jour redoutable où le ciel et la terre seront ébranlés ») ou chœurs terrifiants (« Jour de colère, ce jour-là réduira le monde en cendre ! »), lesquels trouvent, sous la plume de Verdi, une expression d'une densité et d'une puissance d'émotion admirables. Le *Requiem* de Verdi est non seulement un chef-d'œuvre de la musique sacrée, mais aussi un sommet de la musique occidentale, qui suscite et suscite encore l'admiration des plus grands chefs : Toscanini, Furtwängler, Karajan, Giulini, Solti, Abbado, Harnoncourt, Gardiner, Muti, Barenboim, ou Pappano.

LE REQUIEM DE VERDI DANS LA CONFIGURATION DE TEREZIN

© Photo Stéphane Lelièvre

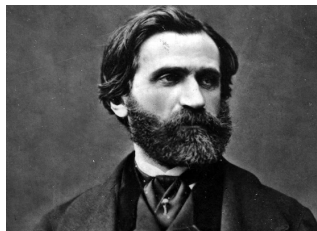


Rafael Schächter, à Terezin, ne put proposer qu'une heure de musique. Il dut donc procéder à des coupures dans la partition de Verdi qui, jouée dans son intégralité, dure un peu plus d'une heure et demie. Il remplaça l'orchestre par un piano, fit travailler des choristes amateurs et choisit pour solistes quatre chanteurs de l'Opéra de Vienne qui se trouvaient prisonniers avec lui dans le ghetto. Ces chanteurs n'étaient pas dénués de talent : Schächter, à Terezin, confia à la soprano **Gertruda Borger** les rôles de Susanne dans *Les Noces de Figaro* et Marienka dans *La Fiancée vendue* ; et les trois autres artistes, la mezzo **Hilda Aronson-Lindt**, le ténor **David Grünfeld** et la basse **Karel Berman** participèrent, toujours à Terezin, aux répétitions de l'opéra *Der Kaiser von Atlantis* de Viktor Ullmann – une œuvre qui fut censurée par l'administration du camp et ne put être créée qu'en 1975 à Amsterdam.

Ci-contre, l'affiche originale des concerts de Terezin.

BIOGRAPHIES

GIUSEPPE VERDI



Issu d'une famille très modeste, Verdi commence sa formation musicale auprès du chef de l'orchestre municipal de Busseto, petite ville située à quelques kilomètres de Parme et commune de rattachement des Roncole, le hameau où naquit le compositeur. Âgé de vingt ans, il dirige une exécution de *La Création* de Haydn et attire ainsi sur lui l'attention du public et de la critique.

Il compose alors son premier opéra : *Oberto, comte de S. Bonifacio*, qui est représenté à la Scala en 1839. C'est une

période très difficile pour le compositeur, qui voit disparaître successivement ses deux enfants et sa femme.

En 1842, *Nabuchodonosor* triomphe à la Scala de Milan. Commence alors une période que le musicien qualifia lui-même d'« années de galère » au cours desquelles, tout en se débattant dans des préoccupations matérielles et commerciales, il s'efforce de se faire un nom en multipliant les créations : *I Lombardi alla prima Crociata* (1843), *Ernani* (1844), *Giovanna d'Arco* (1845), *Attila* (1846). Puis vient la trilogie qui consacre sa gloire : *Rigoletto* (1851), *Le Trouvère* et *La Traviata* (1853).

La renommée de Verdi devient vite internationale. Il compose plusieurs œuvres pour Paris, notamment *Les Vêpres siciliennes* (1855) et *Don Carlos* (1867). Comme Victor Hugo incarne le romantisme littéraire français, Verdi est l'incarnation du romantisme musical italien. Le parallèle entre les deux hommes est frappant : tous deux s'engagèrent politiquement (Verdi fut un ardent partisan de l'unité italienne ; Cavour l'appela à la Chambre des députés, après quoi il fut élu sénateur), tous deux continuèrent de créer jusqu'à un âge avancé, en renouvelant constamment leur langage artistique (*Aida* est créée en 1871, *Otello* en 1887, *Falstaff* en 1893). Tous deux enfin, après leur disparition, plongèrent leur pays dans un deuil national et se virent offrir de grandioses funérailles.

S.L.

RAFAEL SCHÄCHTER

© Illustration : Lucie Lelièvre (D.R.)

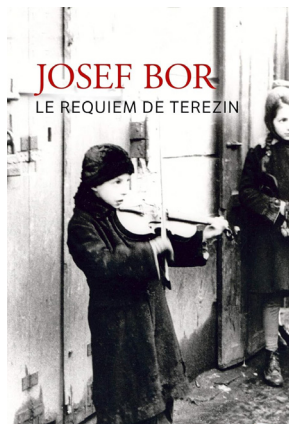


Rafael Schächter est né en né à Braila, en Roumanie, le 25 mai 1905. Établi en Tchécoslovaquie dès son adolescence, c'est au conservatoire de Brno qu'il parfait son éducation musicale : il y suit les cours de composition et de piano au Conservatoire, puis fonde son propre orchestre d'*Opéra de chambre*. Mais l'invasion de la Tchécoslovaquie par Hitler le contraint à réduire ses activités musicales, avant sa déportation au camp de Terezin en novembre 41.

Il deviendra dans ce camp l'une des figures majeures de la vie culturelle, organisant des concerts (le *Requiem* de Verdi) ou montant des opéras (dont *Les Noces* de Figaro et *La Flûte enchantée*). En octobre 1944, il est déporté à

Auschwitz où il mourra – à moins qu'il n'ait perdu la vie lors d'une des « marches de la mort », lors de l'évacuation du camp en 1945.

JOSEF BOR



Joseph Bor, pseudonyme de **Josef Bondy** est né en 1906 à Mährisch-Ostrau (aujourd'hui Ostrava en Tchéquie). Pendant la Seconde Guerre mondiale, en juin 1942, ce juriste fut arrêté et déporté avec toute sa famille Theresienstadt. En octobre 1944, il est transféré à Auschwitz, puis à Buchenwald. Il échappe à la mort grâce à la libération des camps en 1945, mais aura vu disparaître toute sa famille : son père, sa sœur, son beau-frère, ses neveux, sa mère, sa femme et ses deux enfants seront exécutés soit après avoir été déportés en Pologne, soit à Auschwitz. Ayant assisté aux répétitions et à l'exécution du *Requiem* de Verdi dirigé par Rafael Schächter, il publie en 1963 un témoignage romancé de cet événement sous le titre *Le Requiem* de Terezin. Après la guerre, Josef Bor s'installe à Prague, où il meurt en 1979.

S.L.

LES ARTISTES

LE CHEF DE CHOEUR : Cyrille RAULT-GREGORIO



Formé à l'Université de Paris-Sorbonne ainsi qu'au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris et au Conservatoire à Rayonnement Régional de Boulogne-Billancourt, Cyrille Rault-Gregorio est lauréat de l'Agrégation de musique ainsi que des prix d'analyse, d'écriture, d'orchestration, de direction de chœur et de direction de chœurs grégoriens. Au cours de ses études, il se forme auprès de nombreux chef.fe.s tels que Valérie Fayet, Pierre Calmelet, Pierre Cao ou Gunnar Ericsson. Passionné par la voix et ses multiples expressions, il cherche à tisser des liens vivants entre la création contemporaine et l'héritage de la musique ancienne. Il assure la direction artistique du Chœur de Chambre Arthémys et du chœur de l'INSPE de Paris – Sorbonne Université.

LE CHŒUR

CHŒUR DE CHAMBRE ARTHÉMYS



Créé en 2001 et dirigé par Cyrille Rault-Gregorio, le Chœur de Chambre Arthémys promeut principalement le riche répertoire polyphonique a cappella s'étendant de la Renaissance à nos jours et dont il a interprété les œuvres les plus emblématiques. Du concert traditionnel aux expériences artistiques originales, l'ensemble investit très régulièrement le champ de la création tant musicale (Homo cantans d'Olga Viktorova, commande de l'ARIAM ; Chants du désespéré de Thibault Maillé; Aukaniko de Jean-Christophe Marti, commande de la Cité de la musique) que scénique (le ballet De l'Autre côté

chorégraphié par Stéphane Elizabé avec les danseurs de l'Opéra de Paris, le ballet Norrskén, joué et dansé par la compagnie Ef-fernaissance ou encore la bande originale du film Les belles manières réalisé par Marie-Cécile Lucas sur une musique originale de Ronan Maillard). Le chœur participe également à de nombreux festivals tels que Les Sept chapelles en Arts de Guidel, Les Voix de l'Aure de Bayeux, Les voix d'Aulnay ou Musiques en Lumière de l'Abbaye Royale de Saint-Riquier.

Tout juste nommé artiste en résidence à l'INSPE de Paris pour l'année universitaire 2025-2026 le chœur participe au concert consacré au *Requiem* de Terezin pour lequel son effectif a été exceptionnellement étoffé.

LES CHANTEURS

SOPRANO : CLAIRE DE MONTEIL

© Paul Sirochman



Premier prix du Concours Giargiari Bel Canto à Philadelphie ; prix Elizabeth Connell en Australie ; deuxième prix du Concours Renata Tebaldi à Saint-Marin en 2022 : Claire de Monteil a été récompensée plusieurs fois dans divers concours internationaux prestigieux. Elle chante de nombreux rôles de soprano lyrique (*Senta du Vaisseau Fantôme*, *Leonora du Trouvère*, les rôles-titres de *Suor Angelica* et *Ariane à Naxos*,...). Elle se produit en France (Chorégies d'Orange, Avignon, Toulon ou encore Salle Gaveau à Paris) mais aussi à l'étranger : Trieste, Lucques ou Livourne l'ont déjà applaudie, ou encore la Scala de Milan où elle a chanté le rôle-titre de la *Médée* de Cherubini. Elle s'est également produite au Théâtre Mainfranken de Würzburg (dans la version italienne de *Médée*) et à l'Academy of Vocal Arts de Philadelphie (Première Dame de *La Flûte enchantée*).

MEZZO-SOPRANO : FLORINE GOD

© Harcourt



La jeune mezzo-soprano belge Florine God est à l'orée d'une carrière plus que prometteuse. Formée à la flûte traversière et à la danse classique, elle travaille le chant à l'École normale de musique de Paris auprès de Mireille Alcantara. Multi-lauréate de la 15e édition du Concours international de Gordes (elle y remporte cinq prix !), elle est rapidement engagée par diverses salles prestigieuses : Opéra de Nice, Opéra d'Avignon, Chorégies d'Orange, Monnaie de Bruxelles,... À l'opéra, elle a chanté notamment dans le rare *Henry VIII* de Saint-Saëns ou dans *Rigoletto* de Verdi. Elle se produit également en concert : elle a ainsi participé à une série de récitals consacrés au compositeur belge Guillaume Lekeu.

TÉNOR : PING ZHANG

© D.R.



Ping Zhang commence à chanter en tant que baryton avant de s'orienter vers des emplois de ténor *lirico spinto*. Il obtient une licence de littérature et musique en Chine au Conservatoire de Wuhan. Il s'installe en suite en France et étudie au CRR de Perpignan, puis obtient son diplôme de concertiste au CRR de Paris en 2014. Il remporte plusieurs prix lors de divers concours vocaux : Premier Prix hommes au Concours de chant de Vivonne ; Prix du Public au Concours de Bordeaux, puis entame une carrière qui le conduit principalement à aborder les répertoires français (*Don José de Carmen*), italien (*Ismaele de Nabucco*, *Mario Cavaradossi de Tosca*, *Rodolfo de La Bohème*, *Alfredo de La traviata*) ou allemand (*Der Rosenkavalier*). Il s'est notamment produit à Strasbourg, Orléans, Paris, Massy ou encore Zurich.

BARYTON-BASSE : NICOLAS CAVALLIER

© Cyril Cosson



Diplômé de la Royal Academy of Music de Londres, Nicolas Cavallier est l'un des barytons-basses français les plus célèbres du moment. Son répertoire, particulièrement vaste, comporte aussi bien des œuvres françaises (*Faust*, *Don Quichotte*, *Carmen*, *Lakmé*, *Les Contes d'Hoffmann*, *Roméo et Juliette*, *Guillaume Tell*, *Samson et Dalila*) qu'allemandes (*Der fliegende Holländer*, *Lohengrin*, *Elektra*, *Die Rheinnixen*, *Die Zauberflöte*) ou italiennes (*Il Turco in Italia*, *L'Italiana in Algeri*, *Don Carlos*, *Nabucco*, *Tosca*). Il s'est produit sur les principales scènes françaises (Opéra de Paris, Chorégies d'Orange, Opéra Comique) et européennes (Opéra de Monte-Carlo, Festival de Glyndebourne, Festival de Bregenz, Monnaie de Bruxelles, Opéra Royal de Wallonie, Deutsche Oper de Berlin, Teatro la Fenice), ainsi qu'à Hong Kong ou encore Seattle.

LE PIANISTE

DANIEL PROPPER

© D.R.



Daniel Propper est né à Stockholm mais vit à Paris depuis 1994. En 1993, il reçoit le diplôme de soliste de l'École royale supérieure de musique de Stockholm puis poursuit ses études à la Juilliard School de New York avant de suivre pendant deux ans le cycle de perfectionnement du Conservatoire national supérieur de musique de Paris. Lauréat de nombreux prix et récompenses, il interprète un répertoire varié : concertos avec orchestre, musique de chambre, accompagnement de lieder,... Hormis ses concerts et sa participation à des festivals en Europe, aux États-Unis et au Japon, il se produit régulièrement à Paris et en province comme soliste.

Il est à la tête d'une riche discographie, comportant notamment les *Variations Goldberg*, les œuvres pour piano de Grieg, *L'Écho des batailles* (un double CD publié avec le soutien du Palazzetto Bru Zane), des Mélodies d'Offenbach et de la musique inspirée par la poésie de Byron et de Lamartine, ou encore un album *Feux et Tonnerres !* », hommage pianistique à Berlioz.

LE RECITANT

ANTOINE DAVID-CALVET



© D.R.

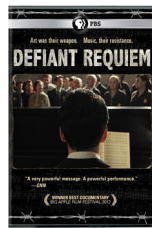
Musicien de formation, Antoine David-Calvet est à la fois compositeur et comédien. Il a prêté sa voix en tant que chanteur au sein du chœur Accentus et chante aujourd'hui avec l'ensemble Arthémis et le Quatuor vocal Marenzio qu'il a fondé. Passionné d'improvisation théâtrale, qu'il pratique régulièrement sous forme de cabarets et de matchs, il prête également sa voix à de nombreuses narrations pour des documentaires, publicités radio et télévisées, jeux vidéo, parcours muséographiques et livres audio. Il réalise en outre régulièrement des doublages pour le cinéma et des séries télévisées (France TV, Arte, Netflix).

POUR ALLER PLUS LOIN



Joza KARAS

*La Musique à Terezin
(1941-1945)
(Paris : Gallimard, 1993)*



Defiant Requiem

Documentaire de Doug SCHULZ, DVD Partisan Picture, 2012



Bruno GINER

*Survivre et mourir en
musique dans les camps
nazis
(Paris : Berg
international, 2011)*



Mary-Jane PHILLIPS-MATZ

*Verdi
(Paris : Fayard, 1996)*



Hélios AZOULAY et
Pierre-Emmanuel
DAUZAT

*L'enfer aussi a son
orchestre
(Paris : La librairie
Vuibert, 2015)*



Gilles DE VAN

*Verdi, un théâtre en
musique
(Paris : Fayard, 1992)*



A PROPOS

L'Institut National Supérieur du Professorat et de l'Éducation (INSPÉ) de l'académie de Paris, composante de Sorbonne Université, assure depuis plus de 150 ans la formation des enseignants et des personnels de l'éducation nationale. Au cœur de la capitale, l'INSPÉ de Paris fait de la culture un axe fort de son identité. Ses enseignements et projets encouragent l'ouverture artistique, scientifique et citoyenne, convaincus que la transmission des savoirs s'enrichit au contact des œuvres, des pratiques culturelles et des débats de société.



@inspe_paris



@inspe.paris



@inspe-paris.fr



INSPÉ de l'académie de Paris